JEAN RICHEPIN 1849–1926

La gouge

Dans le grand bois je suis entré,
Tout seul, tout nu, le cœur chaviré,
Dans le grand bois je suis entré
Par une porte rouge ;
Et celle qui m'a mis dedans,
C'est une femme aux yeux ardents,
Riant de ses trente-deux dents
Avec une gueule de gouge.
Lirlonfa, malura, maluré,
Dans le grand bois je suis entré
Par une porte rouge.

Dans le bois bleu j'ai rigolé,
Sauté, couru, de long et de lé,
Dans le bois bleu j'ai rigolé
Montrant mon cul sans linge ;
Et celle à qui je le montrais,
C'est une gosse au minois frais
Qui le regardait de tout près
Avec de jolis yeux de singe.
Lirlonfa, mistenfli, mistenflé,
Dans le bois bleu j'ai rigolé,
Montrant mon cul sans linge.

Dans le bois rose on m’a aimé,
Au mois d’avril, puis au mois de mai,
Dans le bois rose on m’a aimé
A m’en vider les moelles ;
Et celle qui m’aimait ainsi,
C’est une folle au poil roussi
Dont les seins flambaient comme si
Leurs deux bouts étaient deux étoiles.
Lirlonfa, gadouma, gadoumé,
Dans le bois rose on m’a aimé
A m’en vider les moelles.

Dans le bois vert on m’a saigné,
Battant, battu, cognant et cogné,
Dans le bois vert on m’a saigné
Et j’ai saigné les autres ;
Et celle qui férocement
Poussait à cet égorgement,
C’est une veuve sans amant
Dont nous étions tous les apôtres.
Lirlonfa, charpigno, charpigné,
Dans le bois vert on m’a saigné,
Et j’ai saigné les autres.

Dans le bois roux j’ai ramassé,
Clopin, clopant, au bord d’un fossé,
Dans le bois roux j’ai ramassé
Les morceaux de mon rêve ;
Et celle qui les recollait,
C’est un souillon à chapelet,
Vieille nourrice ayant pour lait
Le pus blanc d’un abcès qui crève.
Lirlonfa, le miroir est cassé.
Dans le bois roux j’ai ramassé
Les morceaux de mon rêve.

Dans le bois mort j'ai sangloté,
Cherchant ici, cherchant à côté,
Dans le bois mort j'ai sangloté
Sans y trouver personne ;
Et celle que mon cœur attend,
Quelque part y râle pourtant,
Car j'entends dans l'ombre tintant
Hoqueter le glas qu'on lui sonne.
Lirlonfa, rien de rien n'est resté.
Dans le bois mort j'ai sangloté
Sans y trouver personne.

Dans le bois blanc j'ai trépassé,
Tout seul, tout nu, tout vieux, tout cassé,
Dans le bois blanc j'ai trépassé
Sous un linceul de neige ;
Et celle qui m'a mis dedans,
C'est la gouge aux grands yeux ardents,
Riant de ses trente-deux dents
Dont le rire me fut un piège.
Lirlonfa, ce qui passe est passé.
Dans le bois blanc j'ai trépassé
Sous un linceul de neige.

Dans le bois noir suis enterré,
Tout seul, tout nu, pourri, pourrirai,
Dans le bois noir suis enterré,
Un étron sur ma tombe ;
Et celle qui m'a fait cela,
C'est la gouge aux yeux de gala,
Ses trente-deux dents toujours là,
Dont aucune jamais ne tombe.
Lirlonfa, malura, maluré,
Dans le bois noir suis enterré,
Un étron sur ma tombe.

Lorsque au grand bois je suis entré,
Tout seul, tout nu, le cœur chaviré,
Lorsque au grand bois je suis entré,
O gouge, par ta porte,
Ah ! nom de Dieu, si j'avais su !
Avec le cordon bien tissu
Au bout duquel on m'a reçu,
J'aurais fait, le Diable m'emporte,
Lirlonfa, libéra, libéré,
A mon col un nœud bien serré
Pour crever à la porte.